

Commissaire Maigret avant l'heure

*Un mort est découvert à Bron. Un inconnu, venu d'on ne sait où.
Alors vite, Monsieur le curé se mue en enquêteur pour tenter de l'identifier.*

3 décembre 1780. Les travaux des champs sont terminés depuis belle lurette, y compris dans le domaine du Tour, à l'emplacement de l'actuel hôpital du Vinatier.

Aussi, les passants s'étonnent de voir un homme allongé « *tout près la mare joignant le verger et vigne dudit domaine* ». Ils se rapprochent, le hèlent. Mais le pauvre homme n'est pas en état de leur répondre : il a été assassiné. Aussitôt, l'on court chercher les employés de la justice du seigneur, et aussi messire Rey, le curé du village. Le prêtre se précipite sur les lieux, et fait ramener le corps à l'église. Puis, en digne enquêteur de police avant l'heure, il interroge les témoins, et consigne ses observations dans ses registres. L'inconnu lui semble « *avoir environ 45 ans, et la tête quoique meurtrie étoit un peu chauve, les cheveux courts lisses châtons, les yeux gris bleus, manquant d'une dent incisive à la mâchoire inférieure du côté gauche* ». Ses vêtements sont décrits en détail, jusqu'à ses mouchoirs « *de cotton cadrillé en bleu* ». Pendant ce temps, la nouvelle

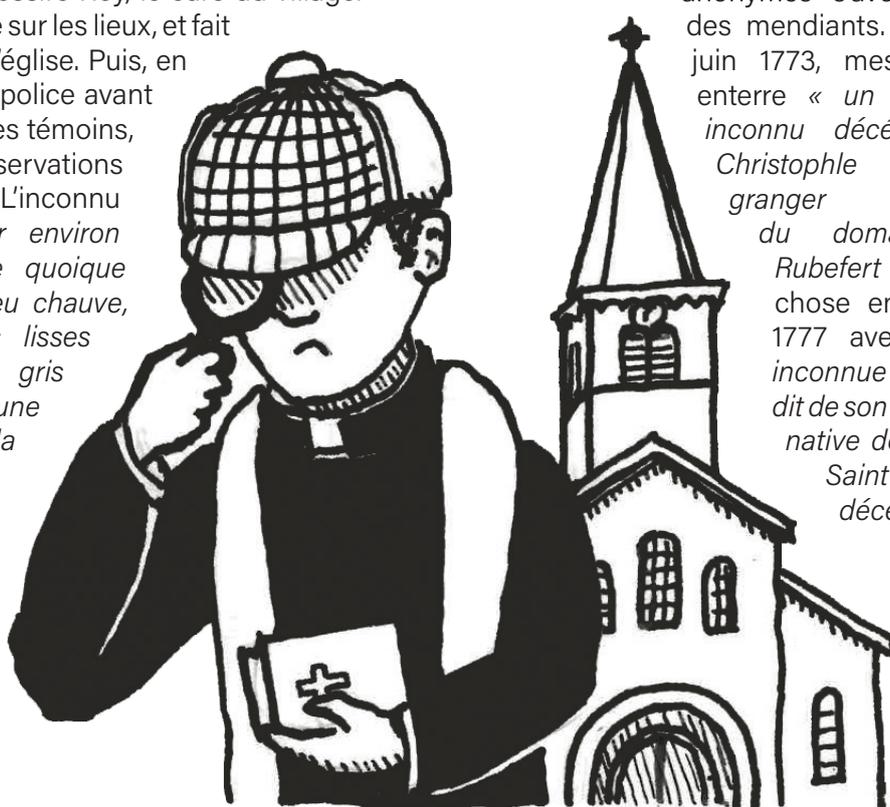
« *En digne enquêteur de police avant l'heure, il interroge les témoins, et consigne ses observations dans ses registres* »

du drame gagne tout Bron et les communes environnantes. Les gens se massent pour voir le cadavre à l'église. Et là, un domestique reconnaît le défunt, et s'en ouvre au curé : « *il s'appelloit Buisson, habitant de Communay* ». Rassuré sur l'identité de la victime, messire Rey l'enterre au cimetière du village. Affaire classée.

« *il s'appelloit Buisson, habitant de Communay* ». Rassuré sur l'identité de la victime, messire Rey l'enterre au cimetière du village. Affaire classée.

Il ne se passe guère d'années sans que le curé soit ainsi amené à enquêter sur des défunts connus ni d'Eve ni d'Adam. Le plus souvent, ces anonymes s'avèrent être des mendiants. Ainsi, en juin 1773, messire Rey enterre « *un mendiant inconnu décédé chez Christophle Godet, granger [fermier] du domaine de Rubefert* ». Même chose en octobre 1777 avec « *une inconnue qui s'est dit de son vivant fille native de La Côte Saint André, décédée chez*

« *un mendiant inconnu décédé chez Christophle Godet, granger [fermier] du domaine de Rubefert* ». Même chose en octobre 1777 avec « *une inconnue qui s'est dit de son vivant fille native de La Côte Saint André, décédée chez*





Claude Chedecal ». À chaque fois, le curé décrit le corps du disparu, interroge les dernières personnes à lui avoir parlé, fouille ses poches, à la recherche du moindre papier ou objet susceptibles de révéler son identité. Fréquemment sans succès.

La pauvre de La Côte-Saint-André ? Malgré son infirmité de la main droite, « courbée au poignet et ne pouvant remuer que les deux premiers doigts », l'on ne parviendra pas à l'identifier.

Mais il arrive que les efforts du curé soient couronnés de succès.

Comme avec cette mendiante abritée pendant une quinzaine de jours au « domaine du château appelé Montferrat » et retrouvée



« Depuis l'époque romaine, le Bron d'antan, si petit village qu'il soit, n'en était pas moins au contact des horizons lointains »

en juillet 1784 : après avoir battu le rappel jusqu'à Lyon, messire Rey réussit à reconstituer toute sa biographie, ses années de veuvage, sa déchéance sociale, son errance qui l'amena à demander la charité à l'Hôtel-Dieu, sa mort. Elle se nommait Antoinette Boverat, et venait de Champagne-en-Valromey.

Et puis, parfois, ces inconnus ouvrent la porte du merveilleux. Le 15 octobre 1789, c'est un jeune homme de moins de 20 ans que l'on retrouve, mort d'épuisement. Les papiers qu'il portait sur lui révèlent qu'il avait accompli des pèlerinages jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle et même à Rome, d'où il revenait tout juste. Il avait fait halte à Bron, sur le chemin du retour qui devait le ramener dans sa Normandie natale.

Ainsi, du fait de la grand'route internationale qui le traversait depuis l'époque romaine, le Bron d'antan, si petit village qu'il soit, n'en était pas moins au contact des horizons lointains.

Aline Vallais

Les dangers de la circulation

Les registres du curé de Bron font aussi part d'accidents arrivés sur l'actuelle avenue Franklin-Roosevelt, à l'époque où celle-ci était une importante route royale menant à Grenoble et en Italie. Ainsi en février 1779, ils narrent la mésaventure d'un « voiturier » de Bévenais, en Nord-Isère, qui, alors qu'il conduisait en pleine nuit sa charrette chargée de blé, vit celle-ci se renverser « dans le fossé du grand chemin de Lyon à Grenoble, prez la maison de Nicolas Mas cabaretier de cette paroisse, ledit voiturier s'étant trouvé dessous et y étant écrasé ». Même chose en 1785 où cette fois, c'est un charretier de Vinay, au pied du Vercors, qui meurt « écrasé sous la roue de sa charrette à la montée de Rubefert », alors qu'il transportait des châtaignes à Lyon. Dans leur malheur, ces victimes d'accidents nous prouvent que le Bron d'antan ne voyait pas passer que des voyageurs, mais aussi des flots de marchandises destinées à notre grande voisine. Et accessoirement, que la conduite des chevaux ou des mulets n'était pas sans danger !